



HAL
open science

Entre dégoût et indignation morale. Sociogenèse d'une pratique militante

Christophe Traïni

► **To cite this version:**

Christophe Traïni. Entre dégoût et indignation morale. Sociogenèse d'une pratique militante. Revue Française de Science Politique, 2012. hal-02535805

HAL Id: hal-02535805

<https://hal.science/hal-02535805v1>

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre dégoût et indignation morale

Sociogenèse d'une pratique militante

Christophe TRAÏNI

Cet article vise à montrer dans quelle mesure la conversion à l'alimentation végétarienne constitue une matière empirique des plus pertinentes pour la sociologie du militantisme et des mobilisations collectives. Avant toute chose, il convient de préciser que le refus d'une alimentation carnée est loin d'apparaître comme un phénomène univoque et homogène. Bien au contraire, de manière très ancienne, le végétarianisme s'est toujours caractérisé par de multiples formes et justifications relevant de croyances religieuses, de principes philosophiques, de préoccupations diététiques ou bien encore de mots d'ordre de protection de l'Environnement¹. Quoiqu'il en soit, de nos jours, au sein de sociétés où l'alimentation omnivore prédomine, et où parfois comme en France la gastronomie valorise bon nombre de spécialités carnées, l'adoption d'un régime végétarien implique un processus de *conversion* à une pratique se présentant comme une objection de conscience, une protestation plus ou moins véhémente, contre les normes et habitudes hégémoniques. Ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne ce refus de la viande bien spécifique dont peuvent se réclamer des militant(e)s interviewé(e)s au titre de leur engagement en faveur de la protection animale. « Nous [*souligne l'un d'entre eux*], on est végétarien pour les animaux, pas pour nous » (E61)² : se démarquant clairement des motifs diététiques ou des conditions nécessaires au développement durable qui préoccupent d'autres végétariens, les personnes invitées à témoigner attribuent très expressément leur choix alimentaire à la volonté de lutter contre la souffrance que les hommes infligent aux bêtes de boucherie :

Au départ, j'étais au sein d'une association végétarienne, Burdivéga... Et là, il y avait quelques membres qui étaient *plus spécifiquement végétariens dans le sens des droits des animaux*... C'est-à-dire, végétariens pour des raisons éthiques et qui voulaient faire valoir cette motivation. Et donc, il semblait intéressant de créer un collectif pour le droit des animaux (E52).

J'ai fréquenté des végétariens, qui n'étaient pas *végétariens pour les animaux* (...). Eux, en fait, ils étaient végétariens pour d'autres raisons... Ou peut-être simplement parce qu'ils n'aimaient pas la viande. Et c'est vrai que ça ne m'a pas du tout incité à faire comme eux... Je trouvais même que leur mode d'alimentation était un peu limité (E47).

¹ Alan Beardsworth, « Comprendere il vegetarianismo. Una prospettiva sociologica sull'astensione dalle carni nell'occidente contemporaneo », *Rassegna Italiana di Sociologia*, n°4, 2004. Florence Faucher, « Manger vert. Choix alimentaires et identité politique chez les écologistes français et britanniques », *Revue française de science politique*, 48 (3-4), 1998.

² On trouvera à la fin de l'article les références des entretiens cités.

Nous sommes donc bien ici en présence de l'affirmation d'une articulation étroite entre, d'une part, une pratique alimentaire des plus personnelles et, d'autre part, la protection des animaux, autrement dit l'une de ces formes d'engagement de solidarité qui défient les modèles explicatifs de type utilitariste. L'objectif de cet article est double. En premier lieu, préciser dans quelle mesure la comparaison de multiples cas de « végétariens pour les animaux » justifie de recourir à la notion de *carrière* afin d'analyser les ressorts et la diversité des cheminements d'engagement en faveur d'une cause. En second lieu, prolonger et étayer empiriquement des propositions relatives aux catégories analytiques nécessaires pour rendre compte des dimensions affectives des mobilisations collectives et, par là même, du *travail spécifiquement militant*³. Evidemment, ce travail militant, en l'occurrence dédié à la protection des bêtes de boucherie, implique un faisceau d'activités très diverses qu'il ne peut être question, dans le cadre de ce seul article, d'examiner de manière exhaustive. De fait, la focale d'analyse se limitera ici au seul travail déployé afin de définir, adopter et promouvoir, un régime alimentaire se présentant comme une *orthopraxie militante*, c'est-à-dire un effort sur soi visant à conformer sa conduite quotidienne aux obligations morales dictées par les mots d'ordre de la cause. L'enjeu étant ici d'explicitier, non seulement comment, mais encore pourquoi les individus sont portés à envisager le respect de certaines prescriptions alimentaires comme une épreuve attestant de la sincérité de leur engagement en faveur des animaux.

Comment s'engage-t-on dans une carrière végétarienne ?

C'est à partir du début des années 2000 que les spécialistes français de la sociologie du militantisme empruntent à la tradition interactionniste de l'école de Chicago la notion de *carrière* initialement utilisée pour l'analyse de l'enchaînement des différentes phases qui résultent de l'engagement des individus dans une profession. L'objectif de cet emprunt est de pouvoir « travailler ensemble les questions de prédispositions du militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de la vie et de la rétraction ou extension des engagements »⁴. La notion s'est effectivement révélée en mesure d'étayer de nombreux

³ Il s'agit ici d'apporter les compléments préalablement annoncés dans un article de nature programmatique : Christophe Traïni « Des sentiments aux émotions (et vice-versa). Comment devient-on militant de la cause animale ? », *Revue française de science politique*, n°60 (2), 2010.

⁴ Olivier Fillieule, Nonna Mayer (dir.), « Devenir militant- Introduction », *Revue française de science politique*, 51(1), 2001, p. 23.

travaux sans pour autant interdire une grande diversité d'usages et interprétations théoriques⁵. Cette plasticité a été d'ailleurs si grande que Muriel Darmon, avec humour, proposa d'assimiler la notion de carrière à une « auberge américaine » où chacun pourrait se restaurer de ce que bon lui semble⁶. A vrai dire, cette proposition ne doit pas nous surprendre. L'équivocité croissante est souvent le pendant inéluctable du succès et de la diffusion des concepts. De fait, le chercheur se doit souvent d'explicitier le sens précis qu'il se propose — dans le cadre de la discussion présente — d'attribuer à une notion qui, par ailleurs, peut apparaître bien plus polysémique. Ici, en l'occurrence, je m'efforcerai de revenir au plus près de la source initiale du concept, ou plus précisément à la signification qu'Howard Becker lui prête afin d'étudier comment des individus adoptent des pratiques non conventionnelles telle la consommation de marijuana⁷.

Le corpus empirique de l'enquête

Les propos de cet article s'appuient sur les données collectées dans le cadre d'une enquête s'étalant sur plusieurs années et présentant deux volets complémentaires de nature historique et sociologique. Le corpus, délibérément hétérogène, a été constitué aussi bien d'archives de sociétés protectrices des animaux du XIX^e siècle ; d'observations ethnographiques auprès de militant(e)s d'aujourd'hui ; de matériels et de textes produits pour les besoins de la cause ; enfin, d'entretiens présentant des questionnements de nature biographique. Au final, entre 2005 et 2011, j'ai pu collecter soixante-huit entretiens auprès de militant(e)s appartenant à trente-quatre organisations différentes. J'ai personnellement conduit trente-cinq entretiens, le reste étant réalisé par une équipe de quatre doctorants et un docteur en science politique que je remercie ici encore pour leur participation à l'enquête (Romain Blancaneaux, Montserrat Emperador Badimon, Gael Franquemagne, Maryna Kumeda, Caroline Lejeune, Gildas Renou). Quarante des militant(e)s interviewé(e)s, soit 59% de l'effectif total, se caractérisent par un régime alimentaire sans viande qu'ils ont adopté à la suite de cheminements, comme on le verra, parfois contrastés.

Soulignons que les entretiens des militants non-végétariens offrent également à l'analyse de précieux points d'appui. Les pratiques végétariennes, en effet, constituent un clivage structurant, et parfois source de controverses, au sein du monde de la protection animale : « *En off...* Nous on n'est pas végétarien, [*affirme un militant carnivore*] les végétariens sont plus sectaires... Moi, je dis : "ne nous imposez pas des trucs végétariens !" Sinon, ils nous aident beaucoup dans la cause... ». Par ailleurs, renoncer à la viande pour épargner les bêtes présente une indéniable dimension genrée. Si d'une manière générale, les soutiens de la protection animale présentent de forts contingents de femmes, ceci est encore plus vrai en ce qui concerne le refus de la viande associé à la pratique militante. Ainsi, alors que 57% des personnes ayant acceptées un entretien sont des femmes, 70% des végétarien(ne)s déclaré(e)s sont de sexe féminin. Cette dimension de genre doit être bien relevée dans la mesure où elle ne peut être dissociée de la socialisation primaire qui contribue à prédisposer à cette forme d'engagement. Nous verrons cependant dans quelle mesure il convient d'éviter cette *réduction à un facteur unique*⁸.

⁵ Voir les multiples contributions au numéro spécial cité à la note précédente ou bien encore à l'ouvrage collectif d'Olivier Fillieule, *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005. Plus récemment, voir également le dossier « Les incidences biographiques de l'engagement », dirigé par Catherine Leclercq et Julie Pagis, *Sociétés contemporaines*, 84 (4), 2011, notamment p. 11.

⁶ Muriel Darmon, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix. Revue des Sciences Sociales du Politique*, vol. 21, n° 82, p. 150.

⁷ Howard Becker, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, trad. fr. 1985 (1^{ère} éd. 1963).

⁸ Sur cette forme de surinterprétation que constitue la réduction à un facteur unique, voir Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La violence faite aux données », *Enquête, Interpréter, Surinterpréter*, 1996, p. 41

Il n'est pas excessif de dire qu'Howard Becker fait partie de ces sociologues pour qui l'approche pragmatique est préférable à l'analyse étiologique. Autrement dit, dès lors qu'il s'agit de rendre compte de l'engagement des individus dans des activités sociales données, la question du comment se révèle bien plus éclairante que la question du pourquoi. Et ce *a fortiori* lorsque l'objet d'étude concerne des pratiques dites « déviantes », telle la consommation de marijuana qui, en s'écartant des normes hégémoniques, suscitent bien trop fréquemment les figures faussement explicatives des pathologies individuelles ou des anomalies sociales. Contre ces figures, bien plus normatives qu'explicatives, le sociologue américain préconise deux idées étroitement complémentaires. Premièrement, une pratique n'est jamais naturellement « déviante » mais le devient à l'issue des réactions de jugements et de qualifications que la majorité d'un groupe réserve à ceux qui transgressent les normes qu'elle édicte. Deuxièmement, l'engagement dans une pratique dite déviante doit être analysé grâce à un modèle séquentiel distinguant des phases successives donnant lieu à des formes d'intensification des dispositions acquises aux étapes précédentes. Bien que chaque phase constitue une condition indispensable à la suivante, elle ne suffit jamais à assurer un avancement inéluctable dans la carrière. Pour le sociologue américain, à chaque phase, les apprentissages laissent la voie ouverte à des options subséquentes au regard desquelles se distinguent, d'une part, ceux qui ne persistent pas dans la pratique étudiée et, d'autre part, ceux qui font preuve d'un degré d'investissement plus poussé. De fait, l'analyse des carrières implique avant tout de reconstituer l'enchaînement des phases, tant analytiques que temporelles, afin de rendre compte au mieux du devenir différentiel des individus. Si l'avancement dans la carrière n'est jamais inéluctable, c'est parce qu'il dépend toujours de la persistance d'un *travail*, c'est-à-dire d'un ensemble d'efforts soutenus exigeant la maîtrise croissante de procédures, de techniques, qu'Howard Becker propose précisément de placer au cœur de l'analyse. En définitive, c'est bien parce qu'ils s'engagent de manière continue dans ce travail que l'expérience sociale des individus est marquée par ces changements successifs que la notion de carrière s'applique à subsumer.

La perspective préconisée par Howard Becker apparaît tout à fait appropriée à la description des processus de conversion qui ont conduit les militant(e)s interviewé(e)s à adopter un régime alimentaire en phase avec leur conviction. Confirmant des travaux antérieurs, les propos collectés nous invitent à distinguer différents types de végétarismes à l'intérieur d'un *continuum* présentant des formes de restrictions alimentaires de plus en plus

strictes⁹. A une extrémité se trouvent les cas les plus nombreux de militant(e)s refusant de consommer de la viande rouge, c'est-à-dire l'aliment le plus immédiatement associé à la figure de la violence sanglante et mortifère exercée sur les bêtes. En position intermédiaire, un groupe moins étendu est composé de ceux qui s'efforcent de s'abstenir de toute forme de chair animale : viandes aussi bien blanches que rouges, poissons, crustacés, mollusques, etc... Parmi ceux-ci, et à l'autre extrémité du *continuum*, les « végétaliens » ou « vegans » se sont appliqués à étendre leurs restrictions à bien d'autres produits résultant de l'exploitation animale : les laitages, la laine, la gélatine, le cuir, le miel, la soie, les cosmétiques ayant été testés sur des cobayes, etc¹⁰. Très souvent, le régime végétalien le plus strict est décrit comme un idéal militant d'autant plus valorisé que difficile à atteindre :

Je pense qu'être vegan c'est plus difficile et ça viendra en dernier (...). Vegan, *c'est une sorte d'aboutissement personnel pour être en accord avec mes convictions*. Puisque, pour le moment, je ne le suis pas complètement (...). C'est difficile ! Comme Virginie me dit, parfois elle craque... Et ils se font une pizza au fromage, après elle a des remords... Je n'en suis pas encore là ! (E49).

Le végétarisme, j'y suis... Le végétalisme, non... (...). C'est *quelque chose vers lequel j'aimerais tendre*... Vers lequel j'ai déjà essayé... Mais par paresse et par facilité... Euh, j'ai renoncé ! Même si *idéalement j'aimerais y tendre* (E52).

A Droits des Animaux, il y en a beaucoup qui sont vegans... Et ça, c'est pour être le plus cohérent avec soi-même, c'est ce qu'il faut. Et je suis d'accord... C'est *ce vers quoi je tends*, mais je ne suis pas encore ça, je ne vais pas le devenir du jour au lendemain, ça c'est sûr (E45).

Ces propos témoignent dans quelle mesure l'option vegan, l'exclusion maximale de produit, est conçue comme l'aboutissement ultime d'un engagement impliquant discipline et constitution d'un savoir-faire de plus en plus maîtrisé. Ce cheminement vers l'option vegan apparaît largement favorisé par deux types d'expériences sociales complémentaires qui encouragent les militant(e)s à intensifier et rationaliser le travail sur soi nécessaire pour se conformer au régime alimentaire qu'ils valorisent le plus. D'une part, des situations mettant à l'épreuve la cohérence de leurs premiers engagements, d'autre part, la fréquentation de sociabilités de végétaliens leur apportant enseignements et soutiens.

Ceux qui m'ont mis le nez sur ma contradiction ce sont les *aficionados*. Quand je discutais avec eux, ils me disaient : « vous mangez bien de la viande ». Si je répondais « oui »... Effectivement, ils marquaient un point... Maintenant, quand je discute avec ces gens-là... S'ils me demandent « vous mangez bien de la viande ». Je réponds : « Eh, non !! » Ils se disent, « lui, il est cohérent. On n'est pas d'accord avec lui, mais il y a une certaine cohérence » (E5).

⁹ Beardsworth Alan, Teresa Keil, "The Vegetarian Option: Varieties, Conversions, Motives, and Careers", *The Sociological Review*, 1992, n°40.

¹⁰ La littérature militante utilise les termes respectifs de « végétarien », « végétalien », « vegan », afin de désigner une extension croissante du refus des produits tirés de l'animal. Cependant, la définition exacte des éléments nécessaires pour distinguer chacune de ces appellations peut considérablement varier d'un militant à l'autre. Cette indétermination relative se reflétera tout au long de cet article car l'observateur ne peut évidemment pas prétendre trancher les controverses relatives à la manière dont les acteurs sociaux, en accord ou en désaccord, préconisent de nommer leurs pratiques.

Quand on aborde les gens... Eh bien, on fait passer notre message qui dépend de l'action qu'on mène... Dans la rue quoi... Après dans la discussion, on arrive souvent à dire qu'on est végétariens, parce que *les gens questionnent notre cohérence* (E66).

Après il faut être cohérent ! Parce que comme toutes les choses qu'on a envie de défendre, ce n'est pas facile ! De toute façon, les gens essaient toujours de nous piéger sur une chose ou sur une autre... Que ce soit sur un stand, que ce soit dans une soirée avec quelqu'un qui se met à discuter... Que ce soit dans la famille ou avec les amis... Les gens essaient toujours, en fait, de trouver la petite bête (...). Après, on arrive avec un discours... Etre déjà au maximum cohérent avec soi-même, essayer d'avoir une hygiène de vie au plus proche de ses convictions, c'est déjà pas facile ! Alors si, en plus, on n'est pas végétarien... Et qu'on va parler de je ne sais pas trop quoi dans la rue, je ne vois pas comment on peut faire (E44).

Alors au début, c'était dur ! Parce que je m'étais dit : « oui, je deviens végétalienne ! » Et puis, il y avait toujours des pizzas quatre fromages, des choses comme ça... Moi, j'adore le fromage, et je m'étais dit : « oh là là ! Bon, je vais craquer ». Et je me rappelle, la dernière fois que j'ai mangé du fromage, que je me suis dit, « bon, bah »... C'était une pizza quatre fromages, avec ma coloc... Et le lendemain on avait fait une action « sang des bêtes »... On balançait du sang dans la rue, etc. Et puis je m'étais dit : « ah, quand même, ce n'est pas bien, j'ai mangé du fromage... Bon, allez ! J'en mange plus ! » Et puis après, j'en ai plus mangé (E39).

Soucieux de défendre au mieux leur « cohérence personnelle » (E66), les militant(e)s sont ainsi incité(e)s à renoncer à un nombre croissant de produits qu'ils associent à la scandaleuse exploitation animale qu'ils dénoncent. De manière significative, cette adoption d'un nouveau régime alimentaire ne peut être dissociée de l'insertion simultanée dans des sociabilités au sein desquelles l'expérience accumulée par les uns confortent et encouragent l'engagement croissant des autres¹¹ :

Moi, avant de passer au végétalisme, j'étais effectivement juste végétarienne. Après, c'est la rencontre avec des gens qui fait qu'on se dit effectivement : « bah voilà, est ce que ça va pas être mauvais pour ma santé ? Comment je vais manger ? Comment je vais faire ? Et comment je vais gérer ? » (...). J'ai rencontré deux personnes qui étaient végétaliennes depuis quasiment dix ans et qui n'avaient pas de problèmes de santé... Donc j'ai pu discuter avec elles. Donc j'ai essayé deux ou trois fois un passage au végétalisme... Alors, une fois, en arrêtant tout d'un coup... J'ai dû tenir une semaine... Une fois, en mangeant, mais... En éliminant les produits purs... Et en continuant à garder ceux qui étaient composés d'un peu de lait, d'un peu d'œuf ou d'un peu de beurre. Donc voilà ça a été plusieurs tentatives comme ça jusqu'au jour j'ai réussi à tout éliminer (E44).

Tout a commencé, précisément, avec une manifestation anti-corrída à Barcelone (...). C'est là que j'ai connu Anima Naturalis, et je me suis engagée dans leurs activités. J'ai découvert ainsi que, en plus d'être anti-corrídas, ils étaient aussi végétariens et... vegans ! Je n'avais aucune idée de ce que c'était d'être vegan ! Et tout d'un coup, je me suis trouvée entourée de gens qui... Bon... Un vegan, c'est une personne qui ne consomme ni viande ni poisson, ni œufs, ni lait... Bref, qui ne consomme aucun produit d'origine animale. C'est ainsi que je me suis faite végétarienne et vegan... J'ai abandonné de manière graduelle le lait, les œufs (...). Mais, en fait, les végétariens, nous devenons des passionnés de la cuisine ! Et nous apprenons à cuisiner ! (...). Petit à petit, tu t'introduis dans ce petit monde, et tu vois que c'est passionnant... Les végétariens sont très heureux de leur vie, hein ! Tu te rends compte que, en fait, tu consommes le triple de vitamines que quelqu'un qui mange de la viande ! Bon, alors, je suis devenue végétarienne (E53).

C'est comme un acte de réaffirmation. Les amis que j'ai rencontrés en cours de route, les gens que je croise tous les dimanches devant les arènes pour protester contre la corrída, eux aussi sont végétariens. Bon, ils sont plutôt vegan... Malgré qu'ils mangent parfois du poisson quand ils se sentent obligés pour une raison quelconque. Il y a en plus un garçon qui a un métier très dur. Il prend des algues, qui sont source d'iode et de phosphore... et, petit à petit, je prends l'habitude de tout cela. Tu trouves des *gens qui t'aident à te relever quand tu es sur le point de craquer*. Ils t'expliquent ce qu'ils font : « tu sais ce que j'ai fait hier ? Des algues avec un peu de salade... et du humus » (E54).

¹¹ Il n'est pas rare, surtout parmi les militants les plus jeunes, que des rencontres virtuelles sur des sites et forums internet constituent un préalable à la constitution de ces sociabilités autour de pratiques alimentaires et convictions communes.

Ainsi, la fréquentation des sociabilités militantes permet aux végétaliens débutants d'accéder aux connaissances et savoir-faire indispensables au maintien et à l'intensification de leur engagement dans un régime alimentaire de plus en plus strict. Confrontés aux multiples tentations et difficultés qui découlent du refus de la viande dans une société qui la valorise, les protecteurs des animaux trouvent auprès de vegans confirmés des prescripteurs, incitateurs ou accompagnateurs en mesure de leur apprendre comment persister et progresser dans la carrière¹². Discours experts relevant de la diététique, recettes de cuisine visant à refaçonner les goûts et les habitudes, mais encore trucs et ficelles visant à *tenir bon* dans la durée constituent autant d'apprentissages qui impliquent une rationalisation croissante du travail permettant le maintien de l'engagement. De fait, ce dernier devient au fil du temps de plus en plus réfléchi et volontariste. Ceci est d'autant plus vrai que les « végétariens pour les animaux » trouvent également un précieux point d'appui dans une littérature militante qui justifie les exclusions alimentaires au nom de principes supérieurs relevant de l'éthique. Depuis la fin des années 1970, en effet, certains spécialistes anglo-saxons de la philosophie morale ont renouvelé les problématiques de leur discipline en questionnant les multiples rapports que les hommes entretiennent avec les animaux. Les publications d'auteurs tels Richard Ryder, Peter Singer, Tom Regan, et bien d'autres ensuite, ont ainsi offert des formulations discursives inédites permettant d'attribuer aux pratiques anciennes de la protection animale des significations hautement morales et réflexives. Plus que toute autre, la notion d'antispécisme, c'est-à-dire la volonté de récuser les discriminations induites par l'appartenance à différentes espèces, a depuis largement été reprise et diffusée par certaines organisations militantes qui l'ont érigée en principal mot d'ordre de leur combat. A ce propos, les témoignages recueillis auprès des « végétariens pour les animaux » révèlent à quel point la lecture de ces textes participe de ces efforts déployés afin de consolider les résolutions prises au début de l'engagement. Contrairement à la chronologie postulée par les promoteurs de l'antispécisme, ce n'est certainement pas la seule force de conviction des textes qui incitent des lecteurs initialement indifférents, non seulement à adopter une alimentation vegan, mais encore à se vouer à la lutte contre les discriminations contre les espèces. C'est bien au contraire parce qu'ils étaient déjà plus ou moins partiellement engagés dans la protection animale, le végétarianisme ou une autre cause, que certains se sont tournés vers des lectures choisies et y ont trouvé des argumentations qui leur permettent de rationaliser et de justifier les dégoûts alimentaires

¹² Sur les notions de prescripteurs, incitateurs ou accompagnateurs, voir un ouvrage largement centré sur la notion de carrière, Muriel Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte, 2008.

et/ou les pratiques militantes qu'ils comptaient, à l'avenir, poursuivre sur une nouvelle base, plus méthodique et théorique.

J'étais conscient que les animaux étaient maltraités. Mais cela me dégoûtait aussi, les deux étaient liés. On ne met pas forcément des mots sur ce qu'on ressent. On n'a pas un discours face aux autres pour expliquer pourquoi je ne mange pas de foie gras (...). J'ai toujours eu une petite gêne un peu floue à propos de la viande. Je me disais que ce n'était pas quelque chose d'anodin, mais je n'arrivais pas à formuler ce qui m'embêtait (E66).

Je crois bien ne pas avoir entendu le mot de végétarien avant mes vingt ans et je ne soupçonnais pas alors qu'on puisse militer pour la cause animale. La mise à mort des animaux m'affectait et la décision de ne plus manger de viande m'apparaissait alors comme une décision privée... Sans aucune démarche militante. Ma position était généralement moquée et tournée en ridicule. Bref, je l'avoue, il y avait très peu de réflexion politique derrière cela (...). C'est vraiment à la fin des années 1990 que j'ai découvert, par hasard, *Les Cahiers Antispécistes*, puis les auteurs qui s'occupent des questions animales : Singer, Regan, Kaplan, Francione... Cela m'a permis de théoriser ma démarche, de prendre conscience que la question animale était une question majeure pour l'humain et la société. Surtout, je suis donc devenue vegan (E67).

Alors, bon, je n'ai pas lu non plus beaucoup de choses sur l'animalisme. Mais le livre qui m'a marquée, c'est *Libération animale* de Singer. Parce que je l'ai lu quand je venais juste d'être végétarienne... Et voilà ! C'est vraiment le truc qui m'a... Enfin, j'avais l'impression que j'étais d'accord avec tout ! C'était lire quelque chose que j'aurais pu écrire (...). Bah, les fondateurs des *Cahiers antispécistes*, Yves, David, Estiva... Je trouve quand même que les écrits sont vachement bien... Qu'ils ont poussé dans la réflexion, etc. Et voilà quoi ! Des écrits sur lesquels je suis tombée quand je suis devenue végétarienne (E39).

Par conséquent, en première lecture, les conversions alimentaires étudiées ici confirment la pertinence d'une analyse séquentielle en termes de carrière. Les pratiques alimentaires adoptées par les militant(e)s étudié(e)s apparaissent indissociables d'un engagement progressif impliquant des efforts continus. Un travail sur soi s'avère indispensable au maintien d'une ligne de conduite et à la possibilité de passer à des phases plus engageantes du militantisme en faveur des animaux. Ici, il paraît donc également tentant de rapporter l'avancement dans la carrière au poids croissant de l'*organisation rationnelle des pratiques*, de la réflexion morale et éthique, de la capacité à se référer à des principes supérieurs de justification. Initialement, ceux qui s'engagent dans la carrière sont viscéralement dégoûtés par la viande saignante qu'ils refusent de dissocier de la violence induite exercée sur des animaux qu'ils jugent dignes d'affection. Progressivement, cependant, un certain nombre d'entre eux excluent un nombre croissant d'aliments — non plus seulement par dégoût — mais grâce aux raisonnements éthiques qui leur dictent d'adopter une discipline bien plus systématique à l'endroit des produits de l'exploitation animale, quelles que soient leur formes. Avec cette importance croissante de l'activité réflexive, les militant(e)s les plus avancé(e)s dans la carrière se révèlent également les plus aptes à déployer des discours visant à peser sur les processus d'étiquetage dont dépend la (dis)qualification sociale de leurs pratiques. Celles-ci et ceux-ci, en effet, s'emploient désormais à se présenter, non pas simplement comme des individus n'appréciant pas la viande, mais comme des « vegans », des promoteurs d'un « antispécisme » prolongeant des luttes antérieures contre les discriminations de race ou de genre, ou bien encore comme les membres d'une minorité opprimée se révoltant

contre la « végéphobie ». Cet ensemble de processus, qui caractérise les phases les plus avancées de la carrière, participe d'une logique de la distinction qui incite à la poursuite et à l'intensification de l'engagement. Si le respect des pratiques alimentaires vegans constitue une *épreuve*, c'est non seulement parce qu'elles attestent de la sincérité de la sympathie proclamée pour les animaux, mais encore parce qu'elles permettent aux militant(e)s de se distinguer par des performances qui ne sont pas données à tous : tenir un engagement vécu comme une promesse faite à soi-même ; faire preuve d'une discipline constante et sans faille ; déjouer les incohérences et demi-mesures de régimes insuffisamment stricts ; répliquer aux objections des sceptiques et autres moqueurs ; bénéficier de l'admiration des camarades vous jugeant tel un exemple à suivre, voire un inaccessible modèle... De multiples expériences intra et interpersonnelles alimentent un sentiment de fierté et une estime de soi valant largement rétributions du militantisme¹³. En d'autres termes, le maintien et l'intensification des engagements doivent souvent plus à la construction progressive d'une conviction collective d'*agir selon le bien* qu'à des incitations sélectives de types utilitaristes. Sans cela on peinerait à comprendre que les bénéfices de l'action militante puissent paraître bien inférieurs aux coûts supportés par des individus qui — sans pouvoir être jugés « irrationnels » pour autant — se révèlent parfaitement disposés à payer de leur personne, de leurs temps et argent.

Conversion militante et reconversions des sensibilités préalables

Aussi pertinente soit-elle, cette lecture préalable en termes de carrière présente trois inconvénients dont il convient de se démarquer. Premièrement, en nous invitant à reconstituer les principales phases et *turning points* qui caractérisent la carrière dans laquelle un ensemble d'individus s'engagent plus ou moins intensément, cette approche dessine, au final, un modèle univoque qui tend à bien trop écraser la pluralité des cheminements empiriquement constatés. Deuxièmement, à force de suspecter toute forme d'étiologie, l'analyse pragmatique ne nous renseigne pas sur les expériences sociales qui prédisposent certains individus, plus que d'autres, à s'engager dans un faisceau d'activités dédié à telle cause, plutôt qu'à telle autre. Enfin, l'analogie un peu trop immédiate avec l'analyse des trajectoires professionnelles incite bien peu à préciser la spécificité du travail militant (et notamment de ses dimensions affectives). Pour tenter de remédier à ces trois inconvénients une analyse plus fine des

¹³ A ce propos, voir, les textes de référence de Daniel Gaxie, « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 27 (1), 1977 ; et bien plus encore « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 (1), 2005.

données de l'enquête, et notamment des entretiens, s'impose. Dans cette optique, et bien qu'il soit nécessaire de souligner la pluralité des cheminements, il ne peut être évidemment question d'inventorier la totalité des idiosyncrasies individuelles présentées par l'ensemble de notre corpus. Les exigences d'agrégation qualitative et de respect des formats éditoriaux nous invitent plutôt à relever les contrastes entre un nombre restreint de types idéaux de conversion. D'une manière cruciale pour la suite de notre propos, le critère le plus décisif pour distinguer ces différents types réside précisément dans la diversité des *sensibilités* que les militant(e)s doivent à des expériences antérieures à leur engagement¹⁴.

Un premier grand sous-ensemble de cas concerne des militants qui racontent avoir été marqués par l'expérience de ce que le sociologue américain James Jasper appelle un *choc moral*¹⁵. Sous des formes multiples, de nombreux militant(e)s interviewé(e)s témoignent du profond malaise ressenti face à l'injonction de manger de la viande alors même que les conditions de leur socialisation leur ont appris à envisager les bêtes comme des êtres affectueux et dignes de sympathie. Elevés par des parents coupés du monde rural, appartenant à des générations marquées par le bestiaire imaginaire de l'enfance, les futurs militants éprouvent des sentiments troublants à l'idée de devoir ingérer la chair d'êtres aimants et aimés¹⁶. Ainsi, la fondatrice de l'Association nationale et internationale pour la cause animale se souvient de l'effroi, de l'incompréhension et du chagrin tout enfantin, ressentis lorsque, cherchant désespérément son lapin préféré, elle aperçoit un civet sur la table. De même une militante de l'Association végétarienne de France – témoignant de l'influence probable des dessins animés – raconte : « quand j'étais vraiment petite, je croyais que les animaux parlaient dans mon ventre, donc j'étais vraiment très malheureuse en fait... Je ne pensais pas qu'ils parlaient dans mon ventre parce que je ne voyais pas la vache... Mais je voyais des petits bouts de viande qui parlaient ». On notera qu'au souvenir de la répugnance pour la viande s'ajoute parfois celui des sentiments pénibles éprouvés face à l'insistance et aux réprimandes des parents nourriciers.

Dès l'âge de six ans. Très tôt, mon papa était un carnivore... Il mangeait de la viande midi et soir... C'était une torture pour moi, il me forçait à manger de la viande... Pour lui, il fallait manger de la viande pour être en bonne santé. Donc, c'était vraiment un moment difficile... Parfois, je faisais des boulettes dans ma bouche que j'allais

¹⁴ Par sensibilité, il faut entendre une inclination durable à réagir affectivement d'une manière bien déterminée face à des objets et des situations perçues comme similaires. A propos des distinctions analytiques entre sentiments, sensibilités, tempéraments, voir « Des sentiments aux émotions (et vice-versa) : comment devient-on militant de la cause animale ? », *op. cit.*

¹⁵ James M. Jasper, *The Art of Moral Protest. Culture, Biography and Creativity in Social Movements*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1997, pp. 106 et sq.

¹⁶ Sur les relations historiques entre le bestiaire imaginaire de l'enfance et la protection animale, voir Christophe Traïni, *La cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*, Paris, P.U.F, 2011.

cracher dans les WC ! Je m'en souviens, c'est clair ! (...). Je pense vraiment que lorsqu'on a de la compassion pour son prochain, humain ou animal, ça vient assez jeune. Ce n'est pas forcément les parents qui l'induisent. Donc en fait, toute petite je faisais ce lien, je me disais : « Mais attends ! L'animal, on le tue pour nous ? Mais pourquoi ?? » (E29).

J'étais assez petite... Je ne sais pas quel âge, j'avais. Vraiment, j'étais assez petite, je devais avoir dans les sept ou huit ans (...). J'avais du jambon dans mon assiette, et je disais : « Non, je ne veux pas ! C'est un animal et tout ! » (...). Enfin, je ne sais pas comment, j'ai fait le lien entre ce qu'il y avait dans mon assiette, et le fait que ça soit, enfin, un animal vivant et tout ! Je n'ai jamais mangé les bébés animaux : agneau, veau... Donc quelque part, j'ai peut-être pris conscience de ça étant toute jeune. J'ai jamais mangé de la viande rouge, parce que j'ai jamais aimé le sang, voir le sang dans l'assiette (E47).

Je viens de la campagne... J'ai su rapidement que manger un lapin, il fallait que quelqu'un le tue (...). Mes grands-parents élevaient des poules et des lapins. J'allais chez mes grands-parents et je caressais le lapin. Et le dimanche, on mangeait du lapin ! « Mais non, ce n'est pas ton lapin ! ». « Mais c'est lequel alors ? ». Je voyais le lapin vivant dans la casserole. Je me disais « oh, c'est fou ». Je ne pouvais pas accepter ça (E65).

Toute mon enfance, j'avais des champs à côté (...). J'aimais bien aller à la ferme justement, parce que je pouvais voir les poules, les moutons, tout ça quoi... Et même, chez moi, il y avait des poules.... Des poules, des coqs, des chiens, des chats, donc euh... Des lapins et puis voilà quoi ! Mais il ne fallait pas les manger ! (...) Ça a commencé comme ça quand j'étais petite... Parce que je ne voulais pas qu'on mange les animaux, ils avaient tous un prénom et tout ! (E59)

Il importe de souligner que les expériences subjectives relatées ici par les militant(e)s résultent bien d'un conflit entre des sensibilités et normes sociales dont l'histoire évolutive peut parfaitement être reconstituée. D'une part, la dépublicisation de la mise à mort des bêtes de boucherie qui, dès le début du XIX^e siècle, est à l'origine de l'institutionnalisation des abattoirs et, de manière consécutive, de l'abaissement du seuil de sensibilité à l'égard de l'évocation de l'abattage nécessaire à la production de la viande. D'autre part, l'importance de l'animal d'affection et du bestiaire imaginaire au cours de la socialisation enfantine des générations nées, plus particulièrement, à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. C'est bien parce que les individus interrogés ont intériorisé cet ensemble de normes sociales qu'ils ont été en mesure d'éprouver les expériences affectives dont ils témoignent ci-dessus. Certes, la forte proportion de femmes parmi les végétarien(ne)s interviewé(e)s atteste que les injonctions de genre qui se manifestent, dès la socialisation primaire, prédisposent plus encore les femmes — tenues pour plus portées à la tendresse, à la sollicitude pour les faibles — à éprouver ledit conflit de normes. Cependant, il convient de se garder ici d'une explication mono-causale consistant à disjoindre ladite variable du genre de l'ensemble des facteurs sociaux hétérogènes duquel résulte un hiatus normatif que des hommes peuvent eux aussi éprouver¹⁷. Ce que les témoignages relevés ci-dessus permettent assurément d'inférer, c'est

¹⁷ Cette explication mono-causale caractérise les perspectives militantes d'auteurs qui, telles Carol Adams ou Paola Cavalieri, s'emploient à mêler les mots d'ordre du féminisme et de la protection animale. Dans cette perspective, les femmes seraient plus enclines à refuser la viande dans la mesure où, de tout temps, discriminations de genre et exploitation des animaux auraient résulté d'une seule et même domination masculine. Pour des femmes, manger vegan équivaldrait ainsi à s'insurger contre la violence d'un ordre patriarcal pluriséculaire. Cette théorie militante, construite dans le sillage des *gender studies*, se présente d'emblée comme irréfutable puisque la méthodologie scientifique — et sa prétendue objectivité — serait, elle aussi, le produit de

que les militant(e)s, bien antérieurement à leur engagement, ont été marqué(e)s par des expériences affectives qui donneront une signification bien particulière à leur investissement ultérieur dans les sociabilités valorisant la consommation vegan. Les sensibilités liées à des expériences affectives troublantes, telles l'aversion pour la viande, l'insistance voire les punitions des parents, le sentiment d'être isolé dans un monde de carnivores, peuvent désormais être éprouvées et pensées sous les formes nouvelles offertes par l'activisme militant. « Avant d'arriver au stand de Droit des animaux, [*se souvient une militante*] je ne connaissais personne de végétarien ou de vegan... Ça fait quand même du bien de se dire qu'il y a des gens qui sont comme vous... Qui vous comprennent, enfin ! » (E45).

Un second ensemble de cas contraste remarquablement avec celui que nous venons de décrire. Il peut arriver, en effet, que certains militants n'aient jamais ressentis — préalablement à leur engagement dans des organisations prônant le végétarianisme — un dégoût prononcé pour la viande. Certains même avouent, au contraire, fortement apprécier des aliments carnés auxquels ils peinent grandement à renoncer. « Je suis végétarienne malgré moi [*déclare une militante*] parce que j'aime beaucoup la viande... Depuis deux ans, j'ai arrêté de manger de la viande, bio ou pas bio, puisque ça passe toujours par les abattoirs ! » (E30). « Moi, [*lui fait écho une autre*] je ne suis pas devenue végétarienne parce que je n'aime pas la viande... Non, laisser le jambon a été le plus dur... quand je le vois là sur la table, je dois faire vraiment des efforts de résistance pour ne pas m'y lancer et le bouffer... Mais je ne supporte pas ce qu'on fait aux animaux » (E55). Ici, l'entrée dans la carrière militante résulte initialement d'une sympathie pour les animaux longtemps perçue comme nullement incompatible avec la consommation de viande. En fait, c'est à l'issue d'un premier engagement en faveur des animaux — soins apportés aux chiens des refuges, manifestation contre la corrida, la fourrure, l'expérimentation animale, etc. — que les militants de ce type ont été confrontés, on l'a noté plus haut, à des situations et à des personnes mettant à l'épreuve leur cohérence. Par là même, c'est à un tout autre type de conversion que ces militant(e)s s'attèlent puisqu'il s'agira, à l'encontre de leurs goûts initiaux, de se conformer au régime alimentaire valorisé au sein de la sociabilité à laquelle ils se rallient.

En fait, j'ai commencé à faire un stand contre la fourrure... Et là, je me suis rendu compte que beaucoup, pas tous, mais beaucoup de militants qui étaient sur les stands étaient végétariens. Donc, ça m'a interpellée. Donc, je me suis interrogée. Et puis ensuite, très rapidement bon... Je me suis mise également sur le stand contre le foie gras ! Etre contre le foie gras et manger par ailleurs des animaux, ce n'est pas forcément très logique ! Je commençais à être végétarienne (E47).

la domination masculine. Voir notamment Carol Adams, *The Sexual Politics of Meat: A Feminist-Vegetarian Critical Theory*, Polity Press, Cambridge, 1990.

Les premières fois où je suis allée à la Veggie Pride à Paris, je n'étais pas végétarienne. J'y allais pour les animaux ! Mais, en fait, la Veggie Pride c'est la manif des végétariens... Alors, j'étais vraiment dans le coup qu'à partir de cette année... Parce que cette année j'étais devenue végétarienne (...). Je suis carrément devenue vegan, pratiquement... Euh, plus de viande, plus de poisson, plus de lait, plus d'œufs. Voilà ! Carrément ! J'adopte ce comportement éthique. Et puis ça aussi, le fait de me dire : « Je côtoie des gens formidables, j'ai envie d'être en osmose avec eux, de...Voilà...d'être bien dans ce milieu, donc de pas... » Je ne veux pas qu'ils me regardent d'un sale œil (E41).

L'association ACTA, j'avais déjà rencontré Virginie, la présidente, lors d'un stand... Et j'avais pris ses coordonnées. Mais le fait que je n'étais pas encore végétarienne... Ça me gênait, j'avais peur d'être un peu mise à l'écart où que ce ne soit pas trop accepté (E50).

Un troisième sous-ensemble se distingue par des cas de reconversion des dispositions acquises à l'issue d'engagements préalables en faveur d'autres causes que la protection animale. Ici, les sensibilités qui sous-tendent la conversion au mode de vie vegan semblent avoir été précédemment éprouvées lors d'activités dédiées à la défense d'autres victimes dépendantes et vulnérables. De fait, les militant(e)s racontent s'être autrefois investi(e)s dans des luttes en faveur du féminisme, des Resto du cœur, d'Amnesty International, du peuple tibétain opprimé par la Chine, de droit des homosexuels, etc. De manière significative, les militants se réclamant le plus aisément de l'antispécisme sont souvent issus de milieux anarchistes d'extrême-gauche comme si la révolte contre l'exploitation massive des animaux prolongeait une colère initialement fomentée pour dénoncer d'autres formes d'exploitation. D'une manière générale, les adhésions et défections successives paraissent avoir résulté d'une série d'expérimentations visant à trouver les sociabilités militantes les mieux à même de conforter et amender des sensibilités considérées primordiales.

L'an dernier, j'ai travaillé sur les prisons, sur l'occupation et la perception du temps en prison. Donc, ça n'a rien à voir, mais... Bah, c'est vrai que je suis assez sensible au malheur des autres animaux, humains ou non-humains. Voilà, et cette année, mon sujet c'est sur les animaux (...). Je pourrais tout à fait m'investir... D'ailleurs, avec une amie, on cherche une association où on pourrait s'investir, pour la cause féministe... Donc euh, oui oui... Et antiraciste pareil ! (E50).

Mais je suis toujours investie dans d'autres causes. J'ai toujours lutté contre toutes les discriminations. En fait, pour moi, c'est la suite logique de m'occuper des animaux, parce que c'est ceux qui ont le moins de personnes pour les défendre mais... J'ai toujours lutté, milité contre le racisme (...). Juste avant, l'année avant de militer pour les animaux, j'ai milité un peu avec Greenpeace, mais pas longtemps. Et un petit peu, à la Ligue des droits de l'homme, où je travaillais sur la question des femmes notamment (E38).

L'injustice m'a toujours révolté... Et l'injustice a plusieurs visages... Parfois, tu dois choisir. La vérité c'est que je faisais trop de choses. J'ai été engagé dans des causes humanitaires, dans la cause écologiste... Quand je suis arrivé à Barcelone, la première des choses qui m'a attiré a été la revendication pour la libération du Tibet. Je me suis donc beaucoup intéressé au Tibet... Et j'ai toujours un gamin parrainé, un enfant tibétain qui habite au Népal. Avant de m'introduire dans la cause animaliste, j'étais sur le point de m'engager dans une association contre la violence de genre... Mais la cause animaliste m'a tout de suite séduit... Depuis un angle plus philosophique... Ce n'est pas seulement le chien, le taureau dans l'arène, mais tous les animaux en tant que concept philosophique. Quelle a été notre relation avec les animaux au long de l'histoire ? Comment devrait-elle être ? (E57)

J'étais à l'époque plus engagée pour des choses qui me paraissaient à l'époque, à tort ou à raison, plus importantes, comme la Palestine, comme l'abolition de l'*apartheid* en Afrique du Sud, comme le féminisme. Pour être précise, ce n'est pas que je ne voulais pas lutter pour l'amélioration de la condition animale, mais il n'y avait aucune association à l'époque. Jusqu'aux années 1980, on ne parlait pas encore de « condition animale ».

Et puis, il y a une douzaine d'années, dans les années 1990, le féminisme m'est apparu comme une affaire à peu près acquise. L'apartheid, c'était fini. Bon la Palestine, cela continuait, ils ne sont pas à la veille de trouver une solution... Et donc, je me suis de nouveau intéressée à la condition animale. Et donc j'ai pris contact avec des gens qui s'étaient engagés depuis des années en France là-dessus, Yves Bonnardel, David Olivier, qui participaient aux *Cahiers Antispécistes*. Et là, je suis allée aux Estivales de la condition animale. A la première édition, en 2002. Et là, après cet événement, je suis devenue complètement vegan (E67).

Moi je viens d'une sorte d'anarchisme individualiste antisocial. (...). A l'âge de dix-sept ans, j'ai vécu dans une communauté révolutionnaire, qui se battait contre la domination adulte en Allemagne (...). Et quand je suis rentré en France, j'avais essayé de créer un collectif à Lyon, et on a ouvert un squat. C'est comme ça que s'est créé le groupe qui, ensuite, a abouti au premier mouvement anti-baignoire en France et ensuite au mouvement antispéciste (...). Donc dedans il y avait David, l'un des fondateurs des *Cahiers Antispécistes*, entre autres. Y avait aussi Françoise qui ensuite est passée dans les milieux féministes, puis dans les milieux lesbiens, puis dans le milieu queer (E36).

Ainsi, les différences constatées entre ces trois sous-ensembles de cas attestent de la diversité des cheminements de conversion et, par là même, du type très différent de *travail sur soi* auxquels les uns et les autres sont tenus pour pouvoir s'engager de manière croissante en faveur du « végétarisme pour les animaux ». Pour certains, il convient avant tout d'apprendre à mettre des mots, une « armature intellectuelle » (E67) sur des sentiments troubles et des répugnances alimentaires précoces mais qui, jusqu'alors, étaient bien loin d'être associés à une lutte collective au nom de principes partagés. Pour d'autres, il s'agit d'apprendre à se dégoûter d'aliments qu'ils pouvaient préalablement apprécier mais qu'ils jugent désormais incompatibles avec les engagements pris précédemment en faveur des victimes animales. Pour d'autres encore, la conversion à l'antispécisme permet de trouver de nouveaux débouchés à des sensibilités qui ne trouvent plus à se satisfaire des combats du passé. Bien évidemment, comme c'est souvent le cas en matière de types idéaux, les conversions propres à certains individus peuvent combiner les traits que la différenciation analytique nous a conduit ici à isoler.

Bien évidemment, ces divers types de cheminements ne peuvent être dissociés des caractéristiques qui différencient les organisations militantes auxquelles les uns ou les autres se rallient. Au cours de leur carrière militante, en effet, les protecteurs des animaux adhèrent exclusivement, conjointement ou successivement, à des collectifs qui se distinguent tant du point de vue des propriétés de leurs adhérents que des registres émotionnels et types d'action qu'ils privilégient. C'est pourquoi l'observateur gagne à se constituer une cartographie générale des diverses formes de protections animale qui s'offrent aujourd'hui aux sympathisants de la cause. Malheureusement le format de cet article m'oblige à résumer à très grands traits une analyse que je développerai bien plus en détail dans des publications ultérieures. Dans l'immédiat, nous devons nous contenter d'une sommaire distinction

analytique qui laissera entrevoir dans quelle structure de mobilisations s'inscrivent les processus d'engagement décrits ci-dessus.

Couplée au détour historique, l'observation ethnographique permet de distinguer trois grands pôles au sein de la vaste nébuleuse des organisations de la protection animale. Le pôle qui rassemble, de loin, le plus grand nombre de sympathisants est constitué d'organisations centrées sur les animaux d'affection tels les chiens et les chats. Une grande partie de l'activité que les membres de ces organisations déploient consiste à offrir refuge et soins aux malheureuses bêtes abandonnées. Un second pôle rassemble des organisations qui se dédient à la protection des animaux sauvages et qui entretiennent une forte proximité avec l'écologie militante ou bien encore avec les spécialistes des sciences de la nature et de l'animal sauvage (ornithologues, zoologues, primatologues, etc.). Enfin, un troisième pôle, beaucoup plus hétérogène, se compose d'associations spécialisées dans la protestation morale à l'égard des traitements cruels que les hommes infligent aux animaux domestiques : élevage industriel, corrida, cirque, production du foie gras ou de la fourrure, expérimentation scientifique et tests sur des cobayes...

Le point important qui nous intéresse ici est que la probabilité d'adopter un régime végétarien varie de manière significative lorsque l'observation se déplace d'un pôle à l'autre. Au sein des associations s'appliquant à recueillir et soigner les bêtes abandonnées, l'alimentation végétarienne est loin de constituer une préoccupation centrale et fortement valorisée¹⁸. Les organisations proches de l'écologie politique, pour leur part, peuvent accorder à l'alimentation végétarienne une certaine importance mais sur la base d'arguments experts que ceux qui se préoccupent de la souffrance animale trouvent souvent inappropriés (renoncer à la viande est nécessaire afin de réduire l'empreinte environnementale considérable produite par les élevages industriels). Au final, c'est bien au sein du pôle de la protestation morale que les « végétariens pour les animaux » présentent les plus grandes proportions. Les organisations ayant pour objet la critique de la corrida, du cirque, de la fourrure, de l'expérimentation scientifique, de l'élevage industriel, du foie gras, présentent souvent des contingents significatifs de végétariens. Cependant, le veganisme apparaît bien plus central encore au sein de collectifs qui se réclament de la libération animale ou de l'antispécisme, à l'instar d'associations telles Dignité Animale, Droit des animaux, CLEDA (Contre L'Exploitation Des Animaux), CLAM (Collectif de Libération Animale de Montpellier). Les

¹⁸ Cependant, la fréquentation de ces associations apparaît souvent comme l'une des toutes premières étapes de l'engagement de ceux qui, ultérieurement, se rallient à des collectifs plus exigeants en matière d'exclusion des aliments résultant de l'exploitation animale.

modes d'action de ces associations — au nombre d'adhérents bien plus modeste que les organisations précédemment évoquées — résultent en partie d'une forme d'appropriation de ce modèle transnational que constitue désormais l'*animal rights movement* ou *animal liberation movement*¹⁹. Ce modèle anglo-saxon combine, à vrai dire, des éléments relativement éclectiques : recours à l'action directe contre les laboratoires et élevages initié, en 1976, par l'Animal Liberation Front ; références aux publications universitaires qui ont institué l'éthique animale en domaine spécialisé de la philosophie morale ; mais encore valorisation du *rights talk* et, par là même, affirmation d'une filiation à l'égard du mouvement des droits civiques. En 1991, des militants français, dont certains issus des milieux anarchistes, fondent *Les Cahiers antispécistes. Réflexion et action pour l'égalité animale*. Cette revue en ligne propose depuis de nombreux textes de philosophie morale et notamment des traductions et commentaires d'auteurs anglo-saxons, tels Peter Singer ou Tom Regan à l'origine de la notion de spécisme²⁰.

Les dispositifs de sensibilisation ou la fabrique des émotions militantes

L'observation des activités que les militant(e)s déploient au sein des organisations auxquelles ils se sont ralliés atteste de l'importance que ces derniers prêtent au *prosélytisme*, c'est-à-dire à l'ensemble des efforts produits afin de convaincre leurs concitoyens de la justesse de leur cause. Cette entreprise repose très largement sur de multiples formes d'invitations à partager des émotions relatives aux torts que les militant(e)s se promettent de redresser. En l'occurrence, il s'agit plus précisément de fomenter l'indignation contre le sort que les hommes réservent aux bêtes de boucherie. Pour ce faire, les entrepreneurs de mobilisation ne peuvent faire autrement que de compter sur des sensibilités et prescriptions normatives en vigueur au sein des publics qu'ils interpellent. Bien plus encore, l'expression et la mise à l'épreuve d'émotions communes impliquent le recours à des dispositifs de sensibilisation jugés — à tort ou à raison — les plus aptes à susciter un unanime jugement moral.

¹⁹ Sur l'hétérogénéité sociale et le développement historique de ce mouvement — né initialement en Grande-Bretagne puis aux Etats-Unis — je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *La cause animale (1820-1980)*, *op. cit.*

²⁰ A la suite de Richard Ryder, ces auteurs recourent à la notion de spécisme afin d'apparenter les discriminations autorisant l'exploitation des animaux aux injustices qui résultent du racisme ou du sexisme. *A contrario*, se réclamer de l'antispécisme revient à lutter contre les discriminations, non seulement entre l'homme et les autres espèces, mais encore entre les différentes espèces animales (rats et serpents ne valent pas moins que les chats ou les chiens).

Le concept de dispositif de sensibilisation

Le terme dispositif de sensibilisation désigne l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue. Les dispositifs de sensibilisation mis en œuvre par les entrepreneurs de cause fomentent souvent de larges éventails d'émotions qui favorisent plusieurs des processus indispensables aux processus de mobilisation collective. Ici, toutefois, le propos de l'article exige que nous concentrons notre attention sur les dispositifs de sensibilisation visant expressément à susciter le dégoût à l'égard de la viande et autres produits tirés de l'animal. L'observation ethnographique atteste de la diversité des dispositifs mobilisés dans cette optique. Citons, par exemple, les opérations « barquettes humaines », des happenings réalisés dans la rue : des militant(e)s nu(e)s enrobé(e)s de cellophane et enduit(e)s de faux sang évoquent le conditionnement de viande humaine. « Le but de la manifestation est de montrer que tous les animaux sont faits de chair et de sang, que tous ressentent la souffrance et la peur et que manger de la viande n'est rien d'autre que de tuer et de manger du cadavre »²¹. Les opérations « sang des bêtes », pour leur part, consistent à déverser de grande quantité d'hémoglobine fictive devant des boucheries afin de contester le caractère anodin habituellement prêté à ces magasins. Plus généralement, photographies, dessins, vidéos tournées en caméra cachée dans les abattoirs, musiques, tracts et affiches, manipulés et assemblés lors des manifestations, des stands, ou sur les sites web des organisations, participent du déploiement de ces dispositifs de sensibilisation. Le site web de l'association « L214 », allusion à un article du code rural et de la pêche maritime relatif à la protection des animaux, par exemple, présente de nombreux dispositifs visant à « ouvrir les yeux sur les élevages et abattoirs ! »²². Intégrant parfois des discours experts, les dispositifs de sensibilisation empruntent souvent aux pratiques artistiques : dessins, peintures, musiques indiquant des tonalités affectives, techniques dramaturgiques, cinéma, etc... A ce propos, on notera ici l'importance que les militants interviewés prêtent au film documentaire américain de Shaun Monson *Earthlings*. Sorti en 2005, les images effroyables d'exploitation animale compilées par le réalisateur sont souvent décrites comme aussi insupportables qu'indispensables à la cause.

Les témoignages collectés au cours de l'enquête nous renseignent plus précisément sur les modalités selon lesquelles les dispositifs de sensibilisation favorisent l'engagement dans les différentes phases de la carrière végétarienne. En tout premier lieu, les dispositifs mis en œuvre constituent souvent un puissant adjuvant à la conversion, c'est-à-dire à l'adoption de pratiques vécues comme un moyen de dédier enfin sa vie aux convictions les plus justes. Les émotions intenses sollicitées, en effet, sont souvent perçues comme un signal, un irrésistible appel, commandant d'agir au plus vite contre le scandale ressenti. Lorsqu'il intervient aux âges les plus précoces — notamment auprès de générations fortement exposées aux médias audiovisuels — ce phénomène peut donc s'apparenter aux situations de choc moral²³.

Quand j'étais adolescente, je suis devenue végétarienne... Quand j'ai eu le choix... Quand j'ai compris ce qu'il se passait... Quand j'ai vu ce qu'il se passait lors d'une émission de Brigitte Bardot... Que j'avais vue à la télé...

²¹ http://egalite.animale.free.fr/journee_contre_specisme.html Consulté le 12 mars 2012.

²² Voir <http://www.l214.com/> Consulté le 12 mars 2012.

²³ Pour autant, d'une manière générale, il convient analytiquement de ne pas totalement confondre une situation de choc moral et la confrontation à des dispositifs de sensibilisation. Sociologiquement, c'est une chose que d'éprouver des états affectifs intenses résultant de situations fortuites (visite de parents élevant des bêtes à des fins de consommation, spectacle de la mise à mort d'un poulain, association de la viande à la mort de l'animal aimé, etc.) ; c'en est une autre que d'être confronté aux dispositifs de sensibilisation intentionnellement mis en œuvre par des entrepreneurs de mobilisation. Ceci d'autant plus vrai que, comme nous le verrons, une fois engagés, les individus peuvent très délibérément s'exposer aux dispositifs de sensibilisation élaborés pour promouvoir la cause à laquelle ils se dédient.

J'avais vu ce qu'il se passait en Chine... Avec les chiens que l'on mange... J'avais été extrêmement choquée et mon père m'avait dit : « Tu sais, eux, ils mangent du chien, nous, on mange d'autres animaux »... Et c'est là que j'ai pris ma décision ferme et définitive de ne plus jamais manger d'animaux ! J'avais dix-sept ans... C'était ma première réaction militante, si on peut dire ! (E3)

Je vous dis c'est surtout des images à la télévision, finalement, qui m'ont fait évoluer... Sur la chasse, sur les abattoirs, sur les transports d'animaux, le trafic d'animaux, les combats d'animaux... Beaucoup d'émissions à la télé, notamment les émissions de Brigitte Bardot qui avaient été faites dans les années 1988-1990... J'avais alors dix ou douze ans... Ces émissions s'appelaient SOS animaux... Elles ont fait 90% du boulot chez moi parce que visuellement l'impact a été très fort... C'est surtout là vraiment que le changement s'est fait (E52).

Cette aide décisive à la conversion militante peut également intervenir à des âges bien plus avancés. L'important ici est de bien comprendre à quel point les dispositifs de sensibilisation — loin d'agir uniformément sur des cibles indifférenciées — activent, prolongent et altèrent, des sensibilités préexistantes que les individus qui s'engagent doivent à leur histoire sociale, et en l'absence desquelles ils ne pourraient être performants. D'un point de vue méthodologique, c'est d'ailleurs ce qui nous oblige à toujours recouper les analyses, d'une part de la sémiologie des dispositifs, d'autre part des effets induits par la socialisation de ceux qu'ils parviennent à toucher.

Ce qui m'a vraiment fait devenir végétarien c'est Compassion in World Farming qui nous a envoyé à la Société Protectrice des Animaux un film sur le transport des animaux que j'ai trouvé, heu... écœurant ! Qui m'a vraiment révolté ! Et de ce jour-là j'ai dit : « Non... je ne veux plus manger de viande... je ne veux pas digérer... être complice de cette souffrance animale ! » (E 20).

Je suis végétalienne. Cela fait un an et demi que j'ai pris la décision. Il y a eu une petite révolution... La viande, j'ai arrêté du jour au lendemain après avoir vu un film sur des abattoirs... La façon dont on faisait la viande... Donc j'ai décidé d'arrêter la viande toute seule. Ensuite, je suis rentrée dans ces groupes militants ; là, on m'a parlé du végétalisme et je me suis dit « Pourquoi pas ? Tant qu'à faire, autant aller jusqu'au bout » (E22).

Avant j'étais au courant des abattoirs... Je savais qu'on tuait les animaux, que cela ne devait pas être très amusant pour eux... Mais c'est vrai que c'était un petit peu quelque chose que j'avais un petit peu occulté, que j'avais mis dans un coin... Je continuais à manger de la viande... Puis, j'ai été sur Internet et j'ai vu des films, bon... Le chien dépecé vivant en particulier. Un jour je suis aussi tombée sur la PMAF, la Protection des Animaux de Ferme... Avec toutes les actions qu'ils font sur les conditions d'élevage, le transport des animaux etc. Donc j'ai vraiment découvert que ce n'était pas juste des accidents mais que vraiment il y avait des problèmes au niveau de l'application du règlement. Donc j'ai aussitôt adhéré à la PMAF. Parce que moi je n'étais pas encore végétarienne. J'ai adhéré à la PMAF. J'ai très rapidement donc fait un stand fourrure, là je me suis rendue compte que les gens étaient végétariens. Donc ça, ça s'est fait très rapidement en fait (E47).

Loin de se résumer exclusivement à cette fonction d'adjuvant à la conversion, les dispositifs de sensibilisation constituent également les instruments de la discipline ascétique à laquelle les militants se sont promis de se soumettre. Ainsi, les émotions qu'ils suscitent offrent une aide précieuse à ceux qui entreprennent de réformer des goûts alimentaires incompatibles avec la cause. Fait significatif, l'exposition aux dispositifs de sensibilisation, aussi désagréable soit-elle, est souvent décrite comme un mal nécessaire, un moyen des plus appropriés à ce travail sur soi, à cette réforme des habitudes, qui caractérisent le militantisme. Certains militant(e)s soulignent d'ailleurs les efforts qu'il convient de déployer pour s'informer, c'est-à-dire de trouver des dispositifs — images, vidéos, documentaires, etc... —

qui les confortent dans leur répugnance et donc leurs convictions : « c'est mauvais d'attendre que l'information vienne à vous. Maintenant, mes dernières connaissances, sur l'industrie du lait... Sur comment on coupe le bec des poules, etc. C'est parce que je suis allée les chercher. Mes dernières années, c'est de la recherche ! » (E65).

Durant le militantisme avec les autres vegans, on me dit : « Bah, tiens, tu devrais regarder cette vidéo ! » Parce que, bien sur, je n'arrivais pas encore à lâcher le bout de jambon que je mangeais, etc., tu vois ? « Tu dois regarder *Earthlings* ». C'est une vidéo qui explique les méthodes d'exploitation de l'animal par l'homme, sur cinq thèmes (...). Je m'y suis pris à trois fois. J'ai dû faire des pauses, il y avait des choses qui étaient assez intenable, insoutenable. (...) Bah, suite à ça, dès le lendemain, j'ai arrêté de manger de la viande (E42).

Ce qui m'a convaincue de devenir végétarienne, c'est le film *Earthlings* vous devez peut-être le connaître, cela signifie « Terriens ». Je n'ai pas arrêté de pleurer, ça dure une heure trente... Il est vraiment très réaliste, ça parle des États-Unis mais bon, c'est la même chose chez nous... On voit ces fameux abattoirs, et donc là c'est heu... Voilà ! De voir comment ça se passait dans les abattoirs ! (...). C'est pour ça que j'adore la viande, je suis vraiment une carnivore... Mais là, non ! (E30).

Ce qui m'a marqué, c'est une photo d'une vache, ou d'un veau... Que l'on voit, retourné, et assis, malade manifestement (...). Moi cette photo, elle m'a touchée, donc c'est vrai que c'est lié vraiment à la viande. Donc ça c'est la première photo que j'ai vue, alors que je n'étais pas encore végétarienne... Qui m'a faite arrêter la viande effectivement. Par la suite, penser à cette photo ça suffisait pour me dire « Non je ne vais pas manger de la viande. C'est peut-être un animal comme ça que je mange, qui a été traité comme ça » (E47).

De fait, tout au long de la carrière, les dispositifs de sensibilisation contribuent très largement à la *somatisation* de la cause, c'est-à-dire à façonner les sens, les réactions affectives, mais encore les corps²⁴, d'une manière ajustée aux objectifs définis au sein des organisations militantes. Ce faisant, ils opèrent sur la conscience phénoménale des protecteurs des animaux en leur permettant d'éprouver des sentiments qui contribuent à l'évolution de leur tempérament. Pour autant, les changements qu'ils induisent sur les perspectives subjectives des militants ne se résument nullement à cette seule dimension. Loin de se contenter d'exacerber des sensibilités préexistantes, une partie du matériel produit par les promoteurs de la consommation vegan s'applique à ériger en objet de scandale des pratiques qui ne suscitaient jusqu'alors aucune autre réaction affective que l'indifférence. Ici, ce sont, en fait, des raisonnements des plus réflexifs, opérant par déduction logique, qui persuadent les promoteurs de l'antispécisme que les principes de lutte contre les discriminations exigent la critique des formes d'exploitation des animaux indument jugées anodines. Quoi qu'il en soit, des dispositifs de sensibilisation s'avèrent indispensables pour permettre au plus grand nombre de percevoir ces objets de scandales trop longtemps ignorés. La mise en œuvre de dispositifs appropriés ne se résume ainsi pas seulement à rendre sensibles des individus interpellés afin qu'ils deviennent réceptifs, portés à s'émouvoir et donc prompts à s'engager. Elle rend simultanément sensibles, c'est-à-dire scandaleusement visibles, inconvenants,

²⁴ Dans la mesure où l'adoption d'un régime alimentaire végétalien produit une transformation des silhouettes et des sensations à l'égard de son propre corps.

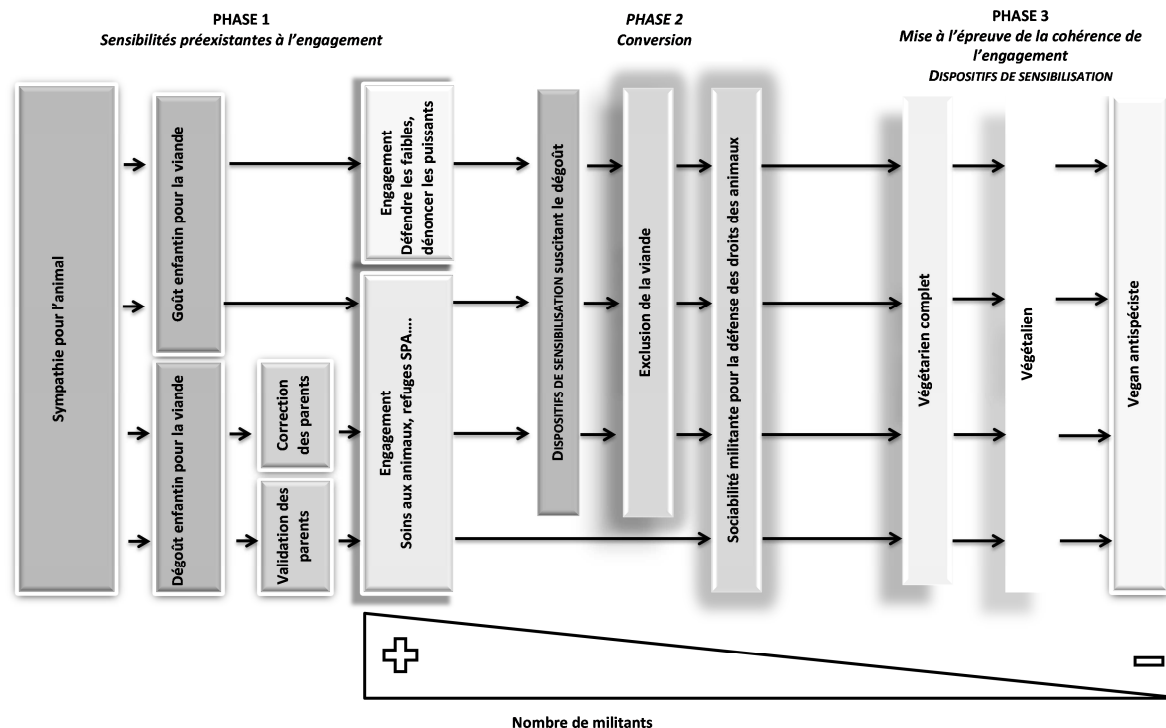
dignes d'après controverses morales, des problèmes qui préalablement ne le semblaient pas. Ce faisant, ils travaillent, cette fois-ci, à la *conscientisation* des militant(e)s dans la mesure où ils portent à leur connaissance un nombre croissant de faits dignes de critiques réflexives et de jugements moraux. Alors que la viande blanche, le poisson, les œufs, le lait, les cosmétiques ne suscitaient jusqu'alors que bien peu de répulsion immédiate, les dispositifs mis en œuvre s'appliquent à faire percevoir l'ignominie de leur mode de production. « Il y a autant de souffrances et de morts [*souligne les promoteurs des droits des animaux*] dans un verre de lait, une crème glacée ou un œuf que dans un steak »²⁵. Des vidéos dévoilent ainsi des images d'élevages industriels de poules pondeuses s'entassant dans des cages bien trop étroites ; des images et des chiffres rappellent que l'éventuelle toxicité des cosmétiques est systématiquement testée sur de biens malheureux cobayes ; des tracts appellent le public à des comparaisons troublantes. Imaginez que les vaches laitières soient des femmes qu'un système industriel féconderait artificiellement tout au long de leur existence ; des femmes aux corps déformés par ces incessantes procréations ; des femmes qui, après chaque accouchement, seraient privées de leur nourrisson voué à la boucherie ; des femmes condamnées à régaler de leur lait une autre espèce ! Ce faisant, les dispositifs en question mobilisent la conscience réflexive des militants et les invitent à éprouver des émotions bien plus réflexives et contrôlées que les sentiments immédiats à l'origine de leur entrée dans la carrière. Autrement dit, au fur et à mesure que les protecteurs des animaux progressent dans la carrière, les sensibilités les plus frustes, qu'ils ont héritées de leur passé, laissent place à une indignation morale nécessitant retours réflexifs sur ses habitudes, capacité à récuser des goûts alimentaires initiaux, sens stratégique et habileté argumentative nécessaire pour ébranler l'indifférence des publics interpellés. Sans ces dispositifs de sensibilisation, qui orientent les sensibilités les plus anciennes vers des objets inédits, ceux qui sont devenus des adeptes du veganisme se seraient sans doute bien plus difficilement engagés dans une extension croissante de leurs exclusions alimentaires :

C'était vraiment à mesure que j'en apprenais sur l'élevage que je bannissais des produits de ma consommation (...). Enfin, à mesure que j'apprenais en fait les manières dont étaient faits certains aliments, enfin, viande, voilà ! Je bannissais de mon alimentation les œufs par exemple... Enfin, les œufs de poules élevées en batterie... Donc ça j'en mangeais plus. Les veaux, bon c'est pareil, dès que j'ai appris comment le veau était élevé, ce n'était plus possible pour moi ! Le lapin, c'est pareil mais juste parce que j'avais lu sur Internet... Donc pareil l'élevage des lapins... Et surtout, ils avaient fait un appel sur Internet (E50).

[*Être vegan*], ça, ça va être très dur ! (...). Dans le chocolat au lait, par exemple... « Comment je vais faire pour plus manger de Kinder sachant qu'il y a du lait dedans ? ». Mais les vaches laitières, bon c'est pareil ! J'ai vu un peu comment, comment elles étaient élevées ! Et ce n'est pas possible ! (E50)

²⁵ Gary L. Francione & Anna E. Charlton, « Les droits des animaux. L'approche abolitionniste », http://www.abolitionistapproach.com/media/pdf/ARAA_Pamphlet_A4_French.pdf, consulté le 18 avril 2012.

Schéma 1. Quelques carrières d'engagement des végétariens pour les animaux. Diversité des cheminements et interventions des dispositifs de sensibilisation



Travail militant et changements de perspective subjective

Cette manière de décrire la pluralité des cheminements de conversion présente de nombreux avantages pour la sociologie de l'engagement et des mobilisations collectives. En tout premier lieu, elle nous rappelle la nécessité d'interroger la diversité des rapports que les militant(e)s qui adhèrent à une cause commune doivent à leur histoire sociale respective. La convergence des uns et des autres autour de slogans communs doit, en effet, beaucoup à la possibilité d'apprécier les émotions éprouvées au cours de l'engagement à partir d'expériences sociales affectives relativement hétérogènes. Si les dispositifs de sensibilisation s'avèrent cruciaux, c'est dans la mesure où ils permettent des accords de nature infra-argumentative qui favorisent bien mieux l'élargissement de la mobilisation que les seules justifications produites par les militant(e)s les mieux dotés en capital scolaire. Ceci vaut, non seulement pour des groupes relativement homogènes tels les « végétariens pour les animaux », mais plus encore pour des groupes plus composites encore tels les opposants à la tauromachie qui, par-delà une même indignation à l'encontre de la corrida, se différencient

nettement par leur histoire sociale et leurs références idéologiques²⁶. Par ailleurs, les analyses proposées ci-dessus nous rappellent à quel point la sociologie du militantisme ne peut être dissociée de l'étude de la construction des problèmes publics ou des cadres d'injustice sur lesquels se sont focalisés les spécialistes de la *frame analysis*²⁷. C'est, en fait, dans un seul et même mouvement que les militants, d'une part façonnent le matériel nécessaire pour rallier leurs contemporains, et d'autre part trouvent dans l'activisme l'occasion d'une *mise en cohérence de leur personne*²⁸, ou plus exactement encore des multiples sensibilités qu'ils doivent à leur histoire sociale.

Enfin, l'analyse des engagements des végétariens nous permet de préciser les spécificités d'un *travail militant* qui ne peut être simplement rabattu sur les analogies tirées du monde professionnel. L'engagement en faveur de la cause implique la production d'efforts continus qui instituent ou consolident des « changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive »²⁹. A y regarder de plus près, ces changements opèrent sur trois plans interdépendants. Premièrement, dans l'ordre des sensibilités, des habitudes et disciplines du corps, des goûts et des dégoûts tant et si bien qu'il est approprié ici de parler d'un travail sur soi qui confine parfois à l'ascèse. Deuxièmement, dans l'ordre des sociabilités, c'est-à-dire des rapports noués au sein d'un groupe se retrouvant autour de pratiques et discours partagés : si l'engagement implique de se rapprocher, de nouer des relations avec des camarades de lutte, le désengagement signifie généralement de se détourner de ces fréquentations indispensables au développement durable du militantisme. Enfin, le travail militant opère également dans l'ordre de l'acquisition de ces compétences et savoir-faire spécifiques dont nous ne pouvons ici traiter de manière exhaustive : agencements et usages des dispositifs de sensibilisation, présentation de soi, modulation des arguments, mais encore réflexions tactiques, anticipation des attentes des professionnels des médias, connaissances juridiques et administratives utiles à la cause, gestion des éventuelles confrontations aux forces de l'ordre, etc... On l'aura sans doute compris, le détour par la protection animale est d'autant plus pertinent que rien ne doit nous laisser penser que la perspective qu'il nous a permis d'explorer ne puisse pas être transposée à d'autres formes

²⁶ A ce propos, voir « L'opposition à la tauromachie », dans Christophe Traïni (dir.), *Émotions... Mobilisation !*, Paris, Presses de Sciences-Po, 2009.

²⁷ Lilian Mathieu, « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, 52 (1), 2002.

²⁸ Michaël Voegtli, « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques*, n° 51, 2004.

²⁹ Howard Becker, *op. cit.*, p.47.

d'engagement que l'on pourraient *a priori* croire plus imperméables au substrat déterminant des sensibilités³⁰.

Quelle que soit la nature des causes étudiées, l'analyse des mobilisations collectives devrait être désormais en mesure de récuser le réductionnisme qui résulte de ces dichotomies dont Norbert Elias a souligné les limites : société *versus* individus; déterminisme *versus* intentionnalité; affectivité *versus* calcul rationnel... Les cheminements qui portent les individus à adopter une pratique militante, en effet, se construisent dans une incessante interaction entre ces différents pôles que les perspectives théoriques qui ont marqué l'histoire de ce domaine d'étude ont souvent privilégiés de manière exclusive. La seule analyse des processus d'adoption d'une pratique militante tel le veganisme atteste de la nécessité d'examiner l'inextricable interdépendance qui lie, d'une part prédispositions socialement construites, d'autre part réflexivité et actions intentionnelles des individus. Comme on a pu le voir, les récits de vie collectés au cours des entretiens permettent de repérer les affinités étroites que les engagements étudiés entretiennent avec des sensibilités préalablement forgées au cours d'expériences sociales, familiales ou militantes. Pour autant, ces sensibilités constituent une condition préalable nécessaire mais nullement suffisante pour porter les individus à participer au développement d'une mobilisation collective. L'analyse du politiste ne commence d'ailleurs véritablement qu'avec l'examen de la manière dont les entrepreneurs de mobilisation s'appliquent à transmuier lesdites sensibilités en motifs invitant le plus grand nombre à adopter un faisceau d'activités jugées appropriées. Autant dire que l'engagement se développe à l'articulation de sensibilités préexistantes et d'un travail militant qui n'a rien d'inéluctable. D'ailleurs, les prédispositions affectives socialement construites instituent un potentiel pour l'engagement qui pourrait tout aussi bien ne jamais se développer en l'absence de rencontres interpersonnelles décisives. Encore faut-il que ces rencontres, parfois fortuites et éphémères, débouchent ensuite sur la fréquentation continue de militants plus avancés dans ce travail de rationalisation indispensable pour rallier un public un tant soit peu élargi.

Au sein de ces sociabilités, les émotions éprouvées à travers les dispositifs de sensibilisation permettent autant d'interpeller des adhérents potentiels que de conforter les engagements déjà en cours. C'est ce qui nous autorise à dire que le travail militant s'efforce toujours d'opérer simultanément aussi bien sur soi que sur autrui. Jusqu'à présent la sociologie de l'action collective a le plus souvent focalisé son attention sur la partie du travail

³⁰ Je tiens à remercier ici Lilian Mathieu, Johanna Siméant et les lecteurs anonymes du comité de rédaction de la *Revue française de science politique* pour leurs remarques qui m'ont permis d'améliorer une première version de ce texte. Je reste évidemment seul responsable des défauts et limites de cet article.

militant orientée vers autrui, en direction du public et des instances de la décision politique. A ce propos, il convient évidemment de souligner les apports essentiels des travaux consacrés à l'analyse des règles et des performances qui caractérisent l'énonciation des problèmes publics et des cadres d'injustice. La construction des problèmes publics selon Joseph Gusfield, l'analyse des cadres de Robert D. Benford et David Snow, ou bien encore la sociologie des justifications de Luc Boltanski et Laurent Thévenot ont mis en exergue l'importance des compétences nécessaires pour que des individus puissent prétendre dénoncer un problème appelant la mobilisation du plus grand nombre. Or, l'enquête menée au plus près des militants corrobore qu'une partie non négligeable de leur activité consiste effectivement à assigner aux pratiques incriminées des significations les plus aptes à mobiliser des adhérents potentiels et à obtenir le soutien du public. A l'instar de n'importe quelle autre cause, la protection des animaux exige de ses promoteurs la maîtrise d'un savoir-faire consistant, non seulement à bien sélectionner des significations partagées, mais encore à respecter les règles qui président à la dénonciation des injustices au sein de l'espace public. Cependant, la perspective décrite tout au long de cet article vise à déjouer les biais idéaliste et stratégiste d'une analyse qui se centrerait exclusivement sur la manière dont les protecteurs des animaux s'emploient à convaincre leurs contemporains à devenir végétariens. Un ouvrage entier ne suffirait d'ailleurs sans doute pas à retracer la pluralité et la variabilité des cadrages, contre-cadrages et recadrages³¹, qui résultent des tentatives d'ériger la consommation de viande en problème social. Il devrait surtout s'assurer de ne pas faire l'économie d'une analyse complémentaire de la constitution préalable des sensibilités et de la manière dont elles se prolongent dans des carrières militantes plus ou moins diversifiées. Il devrait, en d'autres termes, éviter de donner à penser que les ressorts essentiels des mobilisations contre l'alimentation carnée se réduisent à des échanges d'arguments, à des luttes rhétoriques menées par ceux qui disposent des moyens nécessaires pour pouvoir débattre de la moralité de l'ordre social ordinaire. A l'encontre d'un tel intellectualisme, il convient de reconnaître que le succès des entreprises de mobilisation ne dépend pas exclusivement du bon agencement de cadres d'injustices qui ne suffiront jamais à rallier ceux que leur histoire sociale n'a pas dotés des sensibilités nécessaires pour susciter leur adhésion. En outre, comme on a pu le voir, le fait de se retrouver autour d'une indignation partagée dissimule souvent des rapports à la cause très différenciés qu'une analyse fidèle au réel se doit de bien restituer. Sans cela, la sociologie des mobilisations

³¹ Robert Benford et Scott Hunt, « Cadrage en conflit. Mouvements sociaux et problèmes sociaux », dans Daniel Cefaï et Dany Trom, *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, EHESS, Paris, 2001

risquerait fort de simplement redoubler ce *travail d'homogénéisation* auquel les entrepreneurs de cause s'attèlent aussi bien au sein des mouvements sociaux que des institutions partisans³².

Références des entretiens cités dans cet article

E3	Femme, 32 ans, Comité Radicalement Anti Corrida, Montpellier, juin 2005.
E5	Homme, 48 ans, Fédération des Lutttes pour l'Abolition des Corridas, Montpellier, mai 2005.
E20	Homme, 34 ans, Protection des animaux de ferme, PMAF, Paris, juin 2008.
E22	Femme, 23 ans, Coalition Anti Vivisection, Paris, décembre 2008.
E29	Femme, 48 ans, Collectif de Libération Animale de Montpellier, Montpellier, mars 2009.
E30	Femme, 27 ans, Collectif de Libération Animale de Montpellier, Montpellier, mars 2009.
E36	Homme, 33 ans, Cahiers antispécistes, Lyon, mai 2010.
E38	Femme, 32 ans, Association Végétarienne de France-Veggie Pride, Lyon, juin 2010.
E39	Femme, 28 ans, Association Végétarienne de France-Veggie Pride, Lyon, juin 2010.
E41	Femme, 61 ans, Dignité animale, Lyon, juillet 2010.
E42	Homme, 35 ans, Croc Blanc- Ensemble pour la cause animale,
E44	Femme, 33 ans, Droit des Animaux, Paris, août 2010.
E45	Femme, 22 ans, Droit des Animaux, Paris, août 2010.
E46	Femme, 35 ans, Coalition Anti Vivisection, Paris, août 2010.
E47	Femme, 45 ans, Contre L'Exploitation Des Animaux, Paris, août 2010.
E49	Femme, 29 ans, Agir Contre la Torture des Animaux, Pessac, mai 2010.
E50	Femme, 28 ans, Agir Contre la Torture des Animaux, Bordeaux, juillet 2010.
E52	Homme, 32 ans, Agir Contre la Torture des Animaux, Bordeaux, juin 2010.
E53	Femme, 26 ans, Partido Animalista Contra el Maltrato Animal, Barcelone, juin 2010.
E54	Femme, 54 ans, Asociación Contra la Tortura y el Maltrato de los Animales, Barcelone, juillet 2010.
E55	Femme, 40 ans, Asociación Defensa Derechos Animal, Barcelone, juillet 2010.
E57	Homme, 34 ans, Plataforma Prou para la abolición de las corridas, Barcelone, juin 2010.
E59	Femme, 29 ans, Associaton Nationale & Internationale pour la Cause Animale, Douai, mai 2010.
E61	Homme, 37 ans, Veg'nord, Lille, juillet 2010.
E65	Femme, 26 ans, Animalsace- Défense des animaux et végétarisme en Alsace, Strasbourg, janvier 2011.
E66	Fabien, 22 ans, Animalsace- Défense des animaux et végétarisme en Alsace, Strasbourg, octobre 2010
E67	Femme, 50 ans, Animalsace- Défense des animaux et végétarisme en Alsace, Strasbourg, octobre 2010.

³² Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989. Frédéric Sawicki, *Les réseaux du parti socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, 1997.